

La Papeterie
Tsubaki

Ogawa Ito

La Papeterie Tsubaki

*Traduit du japonais
par Myriam Dartois-Ako*



Titre original : *Tsubaki bunguten*

© 2016, Ogawa Ito

Édition française publiée avec l'autorisation
d'Ogawa Ito / Gentosha Inc., par l'intermédiaire
du Bureau des Copyrights Français, Tokyo.

© 2018, Éditions Philippe Picquier, pour la traduction
en langue française

Lettres en japonais : Kayatani Keiko

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0328-4

ISSN : 2555-7548

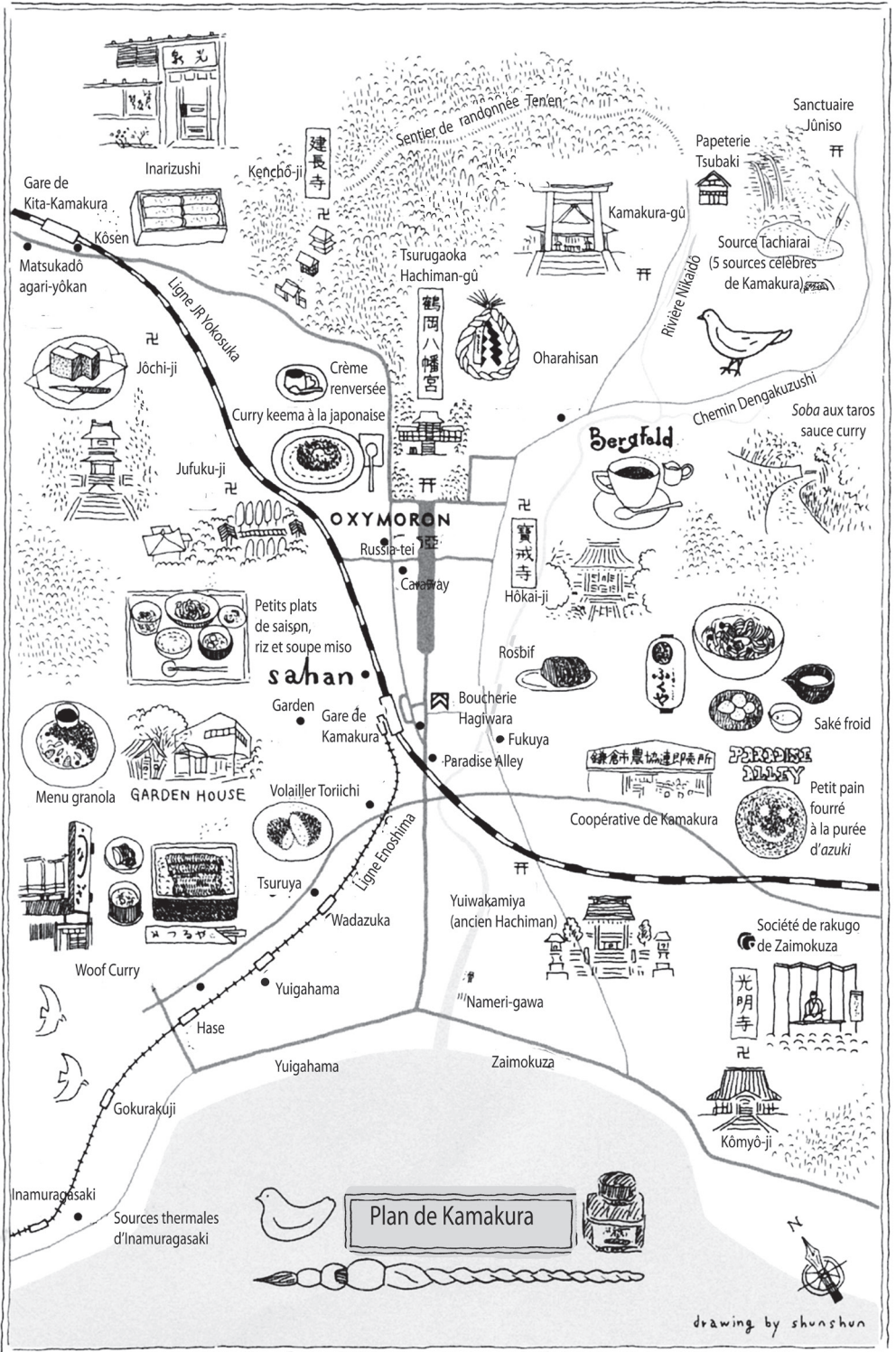
À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil



Plan de Kamakura

drawing by shunshun

ÉTÉ

夏

J'habite une petite maison au pied d'une petite colline. C'est à Kamakura, dans la préfecture de Kanagawa, mais dans les terres, assez loin de la mer.

Avant, je vivais avec l'Aînée ; depuis sa disparition il y a trois ans environ, j'occupe seule cette vieille maison traditionnelle. Mais je ne me sens pas trop isolée car il y a toujours une présence aux alentours. Même dans ce quartier où, la nuit, c'est si calme qu'on se croirait dans une ville fantôme, au matin la vie reprend ses droits et l'on entend des voix s'élever ici et là.

Chaque jour, une fois que je me suis habillée et débarbouillée, je commence par mettre de l'eau à chauffer dans la bouilloire. Pendant ce temps, je passe un coup de balai dans la maison et je brique le parquet. Cuisine, véranda, salon, escaliers, je nettoie tous les sols les uns après les autres.

Lorsque l'eau se met à bouillir, je fais une pause pour remplir d'eau chaude la théière. Je

me remets à frotter le parquet en attendant que le thé infuse.

Pendant que la machine à laver tourne, je m'assieds enfin dans la cuisine pour m'accorder un bon thé bien chaud. Un parfum aux notes fumées s'élève de ma tasse. Cela ne fait que très peu de temps que j'apprécie le thé vert *kyô-bancha*. Quand j'étais petite, je ne comprenais pas comment l'Aînée pouvait avaler une décoction de feuilles mortes. Maintenant, même en plein été, il me faut mon thé chaud le matin, sans quoi mon organisme n'arrive pas à se réveiller.

Je buvais mon thé en pensant à tout et à rien quand la petite fenêtre sur le palier de la maison d'à côté s'est lentement ouverte. C'était Madame Barbara, ma voisine de gauche. Elle a tout l'air d'être japonaise à cent pour cent, mais allez savoir pourquoi, tout le monde l'appelle ainsi. Peut-être a-t-elle vécu à l'étranger autrefois ?

— Bonjour Poppo !

Sa voix était aérienne, comme si elle surfait sur le vent.

— Bonjour ! ai-je répondu sur un ton plus aigu que d'habitude, comme elle.

— Encore une belle journée ! Viens donc prendre un thé, tout à l'heure. J'ai reçu du castella de Nagasaki.

— D'accord ! Bonne matinée à vous, Madame Barbara.

Se saluer d'une fenêtre à l'autre, entre le rez-de-chaussée et le premier étage, c'était notre rituel matinal. Chaque fois, je pense à Roméo et Juliette, et ça me fait sourire.

Au début, j'étais plutôt mal à l'aise. Parce que, imaginez un peu, j'entends tout ce qui se passe chez la voisine. Ses quintes de toux, ses conversations au téléphone et même, parfois, sa chasse d'eau. On croirait vivre ensemble sous le même toit. Pas besoin de tendre l'oreille pour tout savoir de l'autre.

Mais maintenant j'arrive à la saluer sans rougir. Cet échange avec Madame Barbara marque pour de bon le début de ma journée.

Moi, c'est Amemiya Hatoko.

C'est l'Aînée qui a choisi mon prénom.

Hatoko, « l'enfant des pigeons », à cause des pigeons du sanctuaire Tsurugaoka Hachiman-gû : le caractère chinois 八 *hachi* est censé représenter deux pigeons serrés l'un contre l'autre. Du

coup, du plus loin que je me souviens, tout le monde m'a toujours appelée Poppo – comme les enfants surnomment les pigeons.

Qu'est-ce qu'il fait lourd dès le matin ! À Kamakura, l'humidité est terrible.

Le pain fraîchement cuit devient tout de suite caoutchouteux, et il moisit aussi ; même l'algue *kombu*, normalement cassante, ramollit.

Après avoir étendu le linge, j'ai sorti les poubelles sans attendre. Le point de collecte, qu'on appelle ici une « station », est situé au pied du pont qui enjambe la Nikaidô, la rivière qui coule au cœur du quartier.

La collecte des ordures ménagères a lieu deux fois par semaine. À part cela, le papier et les textiles, les déchets verts et les bouteilles en plastique, le verre et les boîtes de conserve sont ramassés une fois par semaine, chacun un jour différent, sauf le samedi et le dimanche. Pour les déchets non valorisables, le ramassage est mensuel. Au début, je trouvais ça pénible de tout trier dans le détail, mais maintenant c'est devenu un plaisir.

Quand j'ai fini de sortir les poubelles, c'est l'heure à laquelle les écoliers, leur cartable

sur le dos, passent en file indienne devant la maison. Une bonne part de la clientèle de la papeterie Tsubaki vient de l'école primaire située à quelques minutes à pied.

J'ai contemplé la maison d'un œil neuf.

Sur la vieille porte à deux battants vitrés en haut figurent les mots *Papeterie* à gauche et *Tsubaki* à droite. Tsubaki, comme le grand

ツバキ
文具店

camélia du Japon qui se dresse à l'entrée, véritable sentinelle chargée de protéger la maison.

La plaque en bois fixée à côté de la porte a beau être noircie, en regardant bien, on arrive à déchiffrer le nom d'*Amemiya*, tout délavé. Deux caractères d'une grande simplicité, mais magnifiques. Comme le nom de la boutique, c'est l'Aînée qui les a écrits.

La famille Amemiya est une lignée d'écrivains calligraphes qui remonte, paraît-il, à l'époque d'Edo, au xvii^e siècle.

Autrefois ils faisaient office de secrétaire et prenaient la plume pour les nobles et les

seigneurs. Évidemment, avoir une belle écriture était une condition fondamentale. Durant le shogunat de Kamakura, autour du XIII^e siècle, il y eut trois secrétaires célèbres.

Plus tard, à l'époque d'Edo, des femmes ont rempli ce rôle dans l'entourage féminin du shogun, au service de l'épouse officielle et des concubines aussi. L'une d'entre elles aurait fondé notre lignée.

Depuis, les femmes Amemiya sont écrivains publics et calligraphes de génération en génération. L'Aînée était la dixième du nom, et moi qui lui ai succédé – enfin, je me suis juste retrouvée à prendre sa suite –, je représente la onzième génération.

Soit dit en passant, en termes de filiation, l'Aînée était ma grand-mère. Mais pas une seule fois elle ne m'a laissée l'appeler familièrement mamie. Elle m'a élevée toute seule, en parallèle de son travail d'écrivain public.

À la différence d'autrefois, notre travail aujourd'hui consiste principalement à écrire un nom sur une enveloppe d'offrande, l'épigraphe d'une stèle ou le patronyme d'un nouveau-né,

quand ce n'est pas une enseigne, la devise d'une entreprise ou une dédicace.

L'Aînée, si on le lui demandait, se chargeait de tous ces menus travaux d'écriture, qu'il s'agisse de calligraphier le nom du vainqueur de la compétition de croquet d'un club de seniors, le menu d'un restaurant japonais ou le curriculum vitae du fils d'une famille du quartier à la recherche d'un emploi. Bref, nous sommes les femmes à tout faire du pinceau, bien qu'en apparence notre commerce soit une simple papeterie de quartier.

En dernier, j'ai changé l'eau de la stèle épistolaire.

À première vue, on dirait une simple pierre, mais pour la famille Amemiya, cette stèle est plus importante que le Bouddha lui-même. C'est le mémorial des lettres. À cette saison, des iris du Japon fleurissent à foison tout autour.

C'est ainsi que s'achèvent mes occupations matinales.

Ensuite, jusqu'à l'ouverture de la papeterie Tsubaki à neuf heures et demie, j'ai un peu

de temps libre. Aujourd'hui, je dois aller chez Madame Barbara prendre le thé du matin.

Quand j'y repense, ça fait six mois que je n'ai pas arrêté un instant. Même si Tante Sushiko s'était chargée du plus gros des formalités après le décès de l'Aînée, il y avait certaines choses qu'elle n'avait pas pu régler toute seule, et comme je m'étais enfuie à l'étranger, une montagne de tracasseries s'était accumulée. Je les ai lentement résorbées, petit à petit, comme on récuré le fond d'une casserole carbonisée. Ce brûlé, c'était surtout des questions d'héritage et de droits.

Tout cela, du haut de mes vingt ans et quelques, me paraissait tout à fait dérisoire. Mais l'Aînée avait été adoptée par la famille Amemiya dans son enfance et cela compliquait tout. J'avais envie de chiffonner tout ça et de le balancer à la poubelle, mais à l'idée que certains adultes ne manqueraient pas de ricaner, une énergie inattendue a surgi en moi au dernier moment.

Et puis, si je plaquais tout, la boutique abandonnée serait vite démolie, transformée